

Si j'évoque jamais du fond de son journal  
Des sophistes du temps l'adulateur banal ;  
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,  
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire.  
« C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,  
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,  
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,  
Tombe de chute en chute au trône académique ? »

De La Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage  
Appelle le soufflet. Ce mot n'est qu'un outrage,  
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,  
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu  
Dites : Ce froid rimeur se caresse lui-même ;  
Au défaut du public, il est juste qu'il s'aime ;  
Il s'est signé grand homme, il se dit immortel  
Au *Mercur* ! — Ces mots n'ont rien qui soit cruel.  
Jadis il me louait dans sa prose enfantine ;  
Mais dix fois repoussé du trône de Racine,  
Il boude ; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.  
L'ingrat ! J'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Ce petit homme à son petit compas  
Veut sans pudeur asservir le génie ;  
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,  
Et croit franchir les sommets d'Aonie.  
Au grand Corneille il a fait avanier ;  
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats  
De voir ce nain mesurer un Atlas,  
Et redoublant ses efforts de pygmée,  
Burlesquement roidir ses petits bras  
Pour étouffer sa haute renommée.

Nous nous en tiendrons à la diatribe de La Harpe, qui renferme le plus bel éloge adressé à l'immortelle *Encyclopédie* de Diderot.

Outre l'édition de Paris, nous citerons les éditions de Genève, 39 vol. in-4° (3 de planches), 1777 ; Lausanne, 86 vol. gr. in-8° (et 3 vol. in-4° de pl.), 1778 ; Yverdun, 58 vol. in-4° (10 de planches), 1778-1780 ; Lucques, 28 vol. in-folio, avec notes de Diodati, 1758-1771 ; Livourne, 33 vol. in-folio, 1770.

Il a été publié une table analytique et raisonnée de l'*Encyclopédie*, par Mouchon ; Paris, 1780, 2 vol. in-folio. Cette table se rapporte à l'édition de Paris.

L'*Encyclopédie* n'avait pas enrichi Diderot, dont on connaît, du reste, le singulier désintéressement ; il reçut à peine deux mille livres pour chaque volume, cent fois moins que certaines méchantes pièces de théâtre ne rapportent aujourd'hui à leurs auteurs ; aussi Diderot resta-t-il pauvre toute sa vie. En 1765, au moment des plus âpres persécutions, et pour constituer une dot à sa fille, il avait mis en vente sa bibliothèque, dernière richesse d'un homme de lettres. L'impératrice Catherine II, qui cherchait à illustrer son règne par la protection éclairée qu'elle accordait aux philosophes et aux savants, ayant appris cet état de détresse par Galitzin, son ambassadeur à Paris, informa Diderot qu'elle achetait sa bibliothèque moyennant quinze mille livres, à la condition qu'il la garderait jusqu'à sa mort et qu'il consentirait à en être le bibliothécaire, avec un traitement annuel de mille livres.

Voilà, assurément, une pauvreté dûment constatée ; eh bien, il en sera toujours ainsi pour ceux qui n'hésitent pas à se lancer dans une aussi vaste entreprise, avec la résolution bien arrêtée de ne faire aucune concession aux préjugés de leur époque et de ne jamais sacrifier les droits de la vérité.

ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, éditée par Panckoucke et Agasse ; 1782-1832, 201 vol. in-4°, dont 47 avec planches. Cette encyclopédie, à laquelle celle de Diderot servit de base, en diffère moins par le fond que par le plan, en ce que les articles y sont classés par ordre de matières, et forment de cette sorte une série de dictionnaires particuliers des diverses sciences. L'*Encyclopédie méthodique* a remédié à l'incohérence de sa sœur aînée : elle donne mieux le tableau de chaque science en particulier, et, dans les recherches qu'on y fait, la somme compacte des documents d'un même ordre aide beaucoup au travail de l'érudit. Par malheur, elle est vraiment trop volumineuse, et ne peut entrer que dans quelques bibliothèques.

L'*Encyclopédie méthodique* renferme 48 dictionnaires spéciaux. Les matières sont classées dans l'ordre suivant : agriculture, amusements des sciences, antiquités et mythologie, arbres et arbustes, architecture, art aratoire et jardinage, art militaire, artillerie, arts et métiers, assemblée nationale, beaux-arts, botanique, chasse, chimie et métallurgie, chi-

urgie, commerce, économie politique, encyclopédiana, équitation, escrime, danse, finances, forêts et bois, géographie ancienne, géographie moderne, géographie physique, grammaire et littérature, histoire, histoire naturelle, jeux mathématiques et jeux de société, jurisprudence, logique, manufactures, marine, mathématiques, médecine, musique, natation, pêche, philosophie, physique, système anatomique, théologie, etc.

Ceux de ces dictionnaires qui ont encore conservé quelque valeur sont les suivants : *Antiquités*, par Mangez ; *Architecture*, par Quatremère de Quincy ; *Artillerie*, par Cotty ; *Musique*, par Ginguéné et Framery ; *Théologie*, par Bergier ; *Histoire naturelle des vers*, commencée par Lamarck et Brugnière, continuée par Deshayes, et surtout *Grammaire et Littérature*, par Dumarsais, Marmontel et Beauzée. Cette collection est précédée d'un vocabulaire universel, qui sert de table pour tout l'ouvrage, car la table spéciale, annoncée d'abord par les éditeurs, n'a point été publiée.

« Il y a trente-trois ans à peine, dit M. Brunet dans son *Manuel du libraire*, que l'on a terminé cet ouvrage, dont la confection a demandé tout juste un demi-siècle. C'est, à coup sûr, la collection la plus vaste qu'ait jamais produite la librairie française, et nous pouvons même ajouter celle d'aucun pays ; mais, pendant le long espace de temps qui s'est écoulé de 1782 à 1832 (et de cette dernière époque jusqu'à nos jours), toutes les sciences ont fait d'immenses progrès, et il résulte de là que plusieurs des parties importantes de cette encyclopédie, commencées depuis longtemps, sont aujourd'hui fort arriérées, bien qu'on y ait ajouté des suppléments, tandis que d'autres parties, plus nouvellement composées, sont jusqu'ici les meilleurs dictionnaires qui aient paru dans les sciences dont ils traitent. » L'ouvrage entier a coûté 3,000 francs aux premiers souscripteurs.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE de Voltaire, publié en 1764. — Les premiers articles de ce dictionnaire furent écrits vers 1752. Le plan de cet ouvrage fut conçu à Potsdam, à ce qu'assure Collini. « Chaque soir, dit-il, j'étais dans l'usage de lire à Voltaire, lorsqu'il était dans son lit, quelques morceaux de l'Arioste ou de Boccace ; je remplissais avec plaisir mes fonctions de lecteur, parce qu'elles me mettaient à même de recueillir d'excellentes observations, et me fournissaient une occasion favorable de m'entretenir avec lui sur divers sujets. Le 28 septembre, il se mit au lit fort préoccupé : il m'apprit qu'au souper du roi, il s'était amusé de l'idée d'un dictionnaire philosophique, que cette idée s'était convertie en un projet sérieusement adopté, que les gens de lettres du roi et le roi lui-même devaient y travailler de concert, et que l'on en distribuerait les articles, tels que ADAM, ABRAHAM, etc. Je crus d'abord que ce projet n'était qu'un badinage ingénieux, inventé pour égayer le souper ; mais Voltaire, vif et ardent au travail, commença dès le lendemain. »

Les éditeurs de Kehl ont agrandi le dictionnaire philosophique en refondant, dans un seul tout, plusieurs ouvrages de Voltaire, dont l'analogie porte sur la forme et sur le fond. Ce sont : 1° les *Questions sur l'Encyclopédie* ; 2° les articles insérés dans l'*Encyclopédie* ; 3° plusieurs articles destinés par l'auteur au Dictionnaire de l'Académie ; 4° un grand nombre de morceaux publiés depuis plus ou moins longtemps, et où n'avaient rien à voir les gens de lettres de S. M. prussienne. Tels sont les éléments du *Dictionnaire philosophique* que l'on connaît.

On a comparé avec raison le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire à sa *correspondance*. Voltaire s'y montre, en effet, comme dans sa *correspondance*, un causeur vif et étincelant et un causeur universel ; il parle tour à tour de théologie et de grammaire, de physique et de littérature ; il discute tantôt des points d'antiquité, tantôt des questions de politique, de législation, de droit public, et cela sans jamais prendre le ton dogmatique du professeur, sans jamais quitter le ton dégagé de l'homme du monde. Ne lui demandez pas la méthode et la langue de la philosophie et des sciences ; il n'entend pas prendre le long chemin ni se présenter avec le lourd appareil d'un enseignement d'école. Il va, bride abattue, jetant les éclairs de sa raison sur les divers sujets qui s'offrent à lui, déchirant tous les voiles, faisant fuir tous les fantômes graves et mystérieux. Le respect du bon sens le rend quelquefois superficiel ; le respect du bon goût lui ôte constamment l'envie de paraître savant et profond. Ouvrez le *Dictionnaire philosophique* au mot ABC ou ALPHABET, et voyez comment Voltaire y parle de la langue primitive. « Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, et comment il est arrivé que, dans une multitude de siècles, les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler ?.. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive et d'alphabet primitif que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive. » Voilà une question lestement tranchée. Cette facile solution ne saurait évidemment nous dispenser de consulter les Max Muller et les Renan sur la filiation des langues et l'origine du langage. Un physicien de nos jours sourirait en lisant l'article AIR : mais que dites-vous de ce trait qui termine l'article : « On nous parle d'un éther, d'un fluide secret ; mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié, je n'en ai jamais senti, je le renvoie à l'esprit recteur de Paracelse. Mon esprit recteur est le doute, et je suis de l'avis de saint Thomas Didyme, qui voulait mettre le doigt dessus et dedans. » N'est-ce pas là le positivisme d'Auguste Comte, moins la forme pédantesque ?

Malgré ce positivisme, l'auteur du *Dictionnaire philosophique* est déiste ; il s'arrête dans cette région moyenne qui lui paraît



la plus claire; il est déiste, parce qu'il voit de l'harmonie, des lois dans le monde; il est déiste, parce qu'un *récompensateur-vengeur* lui paraît une base nécessaire de l'ordre social; il est déiste, parce qu'il est newtonien en physique, qu'il repousse la matière infiniment étendue des cartésiens, qu'il admet l'attraction à distance, les atomes et le vide. D'ailleurs le matérialisme et l'athéisme choquent son goût; et, d'autre part, il aime trop les contours bien arrêtés et bien éclairés, il est trop éloigné du rêve, il voit trop dans la nature, surtout dans la nature humaine, la disproportion, la laideur et le mal, pour sacrifier au panthéisme. Cette plume de guerre n'est pas faite pour célébrer le grand *Tout*, le divin *Tout*. Rien de plus éloigné de l'optimisme que ce rire; de l'admiration universelle, que cette abondante ironie; de la résignation à la divine fatalité, que cette révolte de la raison contre tous les préjugés, toutes les erreurs, toutes les superstitions, toutes les injustices. Victor Hugo a dit quelque part que l'on reconnaît les souverains génies à la *quantité d'infini* qu'ils ont en eux. A ce compte, Voltaire n'est pas un souverain génie; son esprit, amoureux de la mesure et de la justesse, repousse l'immense, l'énorme, l'infini. Pour lui, l'infini, c'est l'ombre et le mystère; il n'est pas tourmenté de savoir le *fond*, le *dessous* des choses; rarement il hasarde le pied sur le terrain des questions qui sont obscures par elles-mêmes; il aurait peur sans doute de ne plus comprendre ses propres paroles; il se contente de regarder les réalités terrestres et tangibles, ce qui est à ses pieds, ce que le soleil lui permet de bien voir, ce qu'il peut mesurer. Je lis l'article *INFINI*, et je reconnais Voltaire. « Qui me donnera une idée nette de l'infini? Je n'en ai jamais eu qu'une idée très-confuse. Qu'est-ce que marcher toujours sans avancer jamais, compter toujours sans faire son compte, diviser toujours pour ne jamais trouver la dernière partie. Il semble que la notion de l'infini soit dans le *fond du tonneau des Danaïdes*. Cependant, il est impossible qu'il n'y ait pas un infini. Commencement de l'être est absurde, car le rien ne peut commencer une chose. Dès qu'un atome existe, il faut reconnaître qu'il y a quelque être de toute éternité... Voilà déjà un infini de trouvé, sans pouvoir pourtant nous en former une notion claire. On nous présente un infini en espace. Qu'entendez-vous par espace? Est-ce un être? Est-ce rien? Si c'est un être, de quelle espèce est-il? Vous ne pouvez me le dire. Si c'est rien, ce rien n'a aucune propriété, et vous dites qu'il est pénétrable, immense! Je suis si embarrassé que je ne puis ni l'appeler néant, ni l'appeler quelque chose... *Il vaut mieux sans doute penser à sa santé qu'à l'espace infini*. Mais nous sommes curieux, et il y a un espace. Notre esprit ne peut trouver ni la nature de cet espace, ni sa fin. Nous l'appelons *immense*, parce que nous ne pouvons le mesurer. Que résulte-t-il de tout cela? que nous avons *prononcé des mots*..... Nous avons beau désigner l'infini arithmétique par des lacs d'amour en cette façon  $\infty$ , nous n'aurons pas une idée plus claire de cet infini numérique... De même que nous ne pouvons nous former aucune idée positive de l'infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puissance physique, ni en perfection morale... Rien ne peut borner la puissance de l'être qui existe nécessairement par lui-même : d'accord, il ne peut avoir d'antagoniste qui l'arrête; mais comment me prouverez-vous qu'il ne peut être circonscrit par sa propre nature? Tout ce qu'on a dit sur ce grand objet est-il bien prouvé? Nous parlons de ses attributs moraux, *mais nous ne les avons jamais imaginés que sur le modèle des nôtres*, et il nous est impossible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la justice, la bonté, etc., que d'après les idées du peu de justice et de bonté que nous apercevons autour de nous. »

La manière dont le *Dictionnaire philosophique* envisage les questions historiques fait un curieux contraste avec la philosophie de l'histoire que le panthéisme hégélien, le doctrinarisme, le saint-simonisme et même le positivisme ont mise à la mode au dix-neuvième siècle. Ce n'est pas Voltaire qui ferait du consentement général un critérium de vérité, ni de la durée d'une institution, d'une croyance, une preuve de sa valeur absolue ou de son utilité transitoire; ce n'est pas lui qui mettrait au compte de la Providence des moyens de progrès tels que l'Empire romain, l'invasion des Barbares, la féodalité, la royauté, etc., et qui reconnaîtrait des mandataires de cette Providence dans les César, les Constantin, les Charlemagne, etc. Lisez l'article *AUGUSTE*, et vous verrez ce qu'il pense de la mission providentielle du vainqueur d'Actium. Ce n'est pas lui qui proclamerait l'infailibilité de l'humanité et la légitimité de tous les moments de son évolution. L'histoire lui apparaît comme le résultat des facultés, des passions, des activités humaines, résultat le plus souvent ridicule pour la raison, odieux et douloureux pour la conscience; il n'a garde de faire descendre le ciel sur ce petit tas de boue qui s'appelle la terre, et de le faire intervenir dans les vaines disputes de la fourmière humaine. On sent qu'il ne veut d'incarnation ni d'adoration d'aucune sorte, que tout mysticisme répugne à cet esprit bien équilibré, que ces yeux perçants regardent les *grands hommes* en face, et que cette main libre est constamment prête à jeter bas les idoles, à arracher les masques et à souffleter l'orgueil humain.

Voltaire, notons-le, traite l'histoire de l'intelligence humaine et de ses produits, non en *naturaliste*, comme on fait volontiers de nos jours, mais en *moraliste*, en homme qui accorde un sens absolu aux mots *bien* et *mal*, *erreur* et *vérité*. Ne lui parlez pas de vérité relative, d'illusion féconde; ne lui demandez pas de voir autre chose qu'imposture et sottise crédule dans ce qu'il appelle superstition et fanatisme. Toute erreur, à ses yeux, a sa source dans le mensonge, implique ces deux termes : *trajon* et *dupe*, quelqu'un qui trompe et quelqu'un qui est trompé. Il semble ignorer que chaque homme porte avec lui-même, dans son imagination et dans ses passions (peurs, espérances, amours, admirations, enthousiasmes), une source permanente de fausses croyances. Transportant aux époques primitives la pensée réfléchie et maîtresse d'elle-même, telle que l'analyse et

la culture l'ont faite au XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne comprend rien à l'essor spontané, naïf, et, chez les premiers peuples, illimité des sentiments qui ont engendré les mythologies en même temps que les langues. Ne lui demandez pas surtout de la justice, de l'impartialité pour le christianisme, pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'Écriture et à l'Église. En face du christianisme, Voltaire cesse d'être un critique, un philosophe, il cesse même d'être un artiste; il est un homme d'action, un homme de guerre, un pamphlétaire; tout devient arme entre ses mains; chaque mot fait sa blessure. En cela, il encourt le reproche, qu'on peut faire à toute polémique, de s'inquiéter plutôt du succès des arguments que de leur valeur, de poursuivre plutôt la victoire que la vérité.

FRANCE LITTÉRAIRE ou *Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, par M. Quérard. Paris, Didot, 1826-1842, 10 vol. in-8°, à 2 col., augmentée de deux vol. par MM. Ch. Louandre et Félix Bourquelot. Cet ouvrage est un véritable travail de bénédictin. L'idée appartient à l'Allemagne. Elle consistait à refaire, à corriger et à compléter jusqu'à nos jours les ouvrages des abbés de Laporte et d'Hébrail, et celui d'Ersch, connu sous le nom de *France littéraire* (1797-1806, 5 vol. in-8°). Le plan de M. Quérard était immense; deux tables devaient le terminer : l'une, des ouvrages anonymes, plus ample pour la partie française que l'ouvrage de Barbier traitant de cette branche bibliographique; l'autre, analytique, présentant tous les noms de lieux, d'hommes, de faits et de choses, autant de bibliographies particulières. Livré à ses seules forces, l'infatigable bibliographe n'a trouvé des encouragements qu'auprès de M. Guizot, ministre au lendemain de 1830, et auprès d'un bibliophile russe, M. Poltoratzki. Le gouvernement de Charles X n'avait pas donné son concours, et l'administration de la Bibliothèque royale, dont le catalogue est un problème d'histoire, repoussa à diverses reprises un homme dont la collaboration eût servi si utilement les intérêts du public.

De 1845 à 1856, M. Quérard a donné à sa *France littéraire* un supplément des plus intéressants, 3 vol. sous le titre de *Supercheries littéraires dévoilées*, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, pendant les quatre derniers siècles. Ce recueil est une mine de faits curieux, de traits comiques et d'anecdotes dont le premier mérite est d'être authentiques. L'article relatif à M. Alexandre Dumas père servira à l'amusement et à l'instruction de la postérité. Ce dernier ouvrage de M. Quérard était une publication compromise, si la libéralité intelligente de M. Poltoratzki n'avait permis de faire face aux frais onéreux de l'entreprise. Ainsi, c'est à la générosité d'un étranger, d'un sujet russe, que la France doit l'achèvement d'un travail qu'on peut appeler les archives de sa littérature.

Les immenses travaux de cet homme laborieux, aussi savant que modeste, étaient restés sans encouragements efficaces de la part du gouvernement, depuis M. Guizot. L'honorable M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, meilleur appréciateur que ses prédécesseurs des travaux du genre de ceux de M. Quérard, a réparé le regrettable oubli dans lequel avait été laissé cet infatigable travailleur, en doublant l'indemnité littéraire que notre bibliographe avait obtenue en 1830, en souscrivant pour un certain nombre d'exemplaires à la deuxième édition de ses piquantes *Supercheries littéraires dévoilées* (juillet 1865), et en le faisant nommer chevalier de la Légion d'honneur (15 août 1865), en récompense de quarante années de travaux aussi persévérants que désintéressés.

Au moment où nous corrigeons les épreuves de cette page, nous apprenons la mort de Quérard, notre ami, notre collaborateur et notre voisin; car c'est presque toujours dans ce vieux quartier des écoles que vivent, travaillent, souffrent et meurent les pionniers de la science philologique et biologique. Il y a quinze jours à peine, il nous communiquait une note extrêmement intéressante sur les *encyclopédistes*, l'opinion de Robespierre; remercions-l'en ici publiquement; car Quérard, qui était avare de ses trésors bibliographiques comme un Turc de son odalisque préférée, avait fait une exception pour le *Grand Dictionnaire*; il lui est arrivé plusieurs fois de nous laisser *seul* au milieu de son harem, où tout est aujourd'hui rangé, étiqueté d'une façon qui saura tenter, nous l'espérons bien, un de nos intelligents éditeurs. Si, en ce moment, nous n'étions pas nous-même écrasé par un fardeau qui courbe un homme jusqu'à terre, c'est un honneur que nous ne laisserions à aucun autre.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE, *répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec des notices historiques sur les personnages célèbres morts et vivants*, par une société de savants, de littérateurs et d'artistes français et étrangers (Paris, Treuttel et Würtz, 1831-1844, 22 vol. in-8°). Cette encyclopédie, dont l'apparition ne précéda que de quelques mois celle du *Dictionnaire de la conversation*, est moins complète, mais généralement plus estimée que ce dernier ouvrage. On y remarque plus d'unité dans les principes, dans les idées qui ont présidé à la rédaction. « Nous éviterons deux écueils, est-il dit dans le *Discours préliminaire*: l'hésitation et l'inconstance dans les vues d'un côté, et de l'autre le dogmatisme ou des opinions exclusives. Notre tâche, à nous, c'est d'exposer les questions plutôt que de les trancher; nous rapporterons les idées produites à différentes époques plutôt que nous n'établirons les nôtres; nous constaterons ce qui aura été fait et écrit, sans décider ce